

Mémoires d'Edmond SEILLIEZ
né le 1 janvier 1913 à Pernes en Artois, Pas de Calais.
Période de captivité

Préambule: J'ai recopié ce document à partir d'un carnet manuscrit que mon père avait écrit pendant sa longue période de captivité, 5 années qui faisaient suite à deux années de service militaire. J'ai fait cela pour faciliter la lecture, car l'écriture de mon père n'était pas facile à déchiffrer. Il écrivait petit pour économiser des feuilles puisqu'il travaillait chez le notaire de Pernes Me Jean Germe. Le style est un peu télégraphique, je n'ai pas voulu le changer pour ne pas dénaturer le document original. J'ai mis en marge le numéro de la page du document original que j'ai numérisé au format « pdf ». Je pense avoir été aussi fidèle que possible. Parfois les noms propres de villes ou de lieux ont changé et je ne les ai pas trouvés dans mes recherches sur Internet. Dans ce cas j'ai retranscrit ce que je lisais le plus fidèlement possible. Quand je l'estimais utile à la compréhension du texte, j'ai ajouté des annotations. Elles sont toujours en italiques.

Bonne lecture.

Alain Seilliez

Mémoires d'Edmond SEILLIEZ
né le 1 janvier 1913 à Pernes en Artois, Pas de Calais.
Période de captivité

Mon premier carnet de notes ayant dû être égaré- ou alors l'aurai-je laissé à Pernes, à la maison quand je suis retourné au mois d'avril 1940 ?, toujours est-il que j'ai confectionné un nouveau carnet sur lequel je vais inscrire mes mémoires à partir du 21 avril 1940- jour où je suis allé en permission exceptionnelle de 3 jours.

Au mois d'avril, nous étions toujours aux avant-postes. Nous y montions 5 jours et ensuite on descendait un peu à l'arrière pour 10 jours, dans un cantonnement où on continuait à faire des travaux (tranchées, abris etc.). C'est donc le 21 avril 1940 que j'obtiens une permission de 3 jours pour aller voir Jean-Pierre qui était un peu souffrant. Nous étions en cantonnement à Kirschnaumen (Moselle) les bombardements sur les avant-postes se faisaient sentir davantage et c'est avec appréhension qu'on y allait pour 5 jours et 5 nuits. Je ne devais plus y monter, car avec ma permission de 3 jours, le bataillon y était remonté. Je suis reparti de Pernes le 27 avril, j'ai rentré le 29 à Capsillers, là nous sommes restés 2 ou 3 jours, puis nous sommes allés à Inglange pour 10 jours. C'est là que le bataillon était descendu en repos. D'Inglange est parti le copain Merlin et d'autres pour travailler aux mines comme affectés spéciaux, et le 10 mai au matin nous étions en alerte- des vagues d'avions passaient au-

P 1

dessus- qui revenaient de France- et aussitôt on quittait Inglinge pour aller dans un bois à Budling qui se trouve à 4km d'Inglinge. Dans ce bois on y montait la garde nuit et jour et on y faisait des tranchées et des abris. On s'attendait à partir d'un jour à l'autre et à aller en renfort dans le Nord. Le 24 mai dans l'après-midi nous quittons le bois de Budling pour Metzervisse qui est à 8 km de là, et nous y cantonnons. Une brave femme nous donne un bidon de lait et le soir nous mangeons dans une maison une bonne omelette ; c'est là que j'ai rencontré Georges Gillet, nous avons trinqué ensemble, il nous paya une bonne bouteille de champagne. J'y rencontre également des soldats appartenant au 370^{ème} R.A.L.V.F. et je me renseignais tout de suite pour savoir si Raymond n'était pas là - pas de veine c'était la 3^{ème} Bie- Le 25 mai, départ de Metzervisse pour Sémécourt (Moselle) étape de 30km- c'est là que le bataillon touche le renfort. Le dimanche 26 mai départ de Sémécourt pour Amanvillers où nous devons embarquer. C'est dans ce patelin que Rémy Grimbart habitait ; nous y étions déjà passés au mois de mars- pour nous rendre à Sainte Marie aux Chênes et là Rémy Grimbart était venu voir Jean Merlin. Aussitôt arrivés à Amanvillers on se dirige sur les quais où le train nous attend et on embarque aussitôt. Je n'ai pas le temps d'aller voir Rémy, le train démarre à 8 h du soir. On ne sait pas où on va, mais on sait qu'on va monter en lignes. On roule, on arrête et on repart pour enfin arriver le 27 au soir à 8h. Le train a du faire de grands détours car les convois d'artillerie qui passaient par Vitry le François avaient été bombardés par les avions. On débarque donc dans une petite gare de la Marne, à 13km d'Epernay. On va cantonner à X –je mets X car je ne me

P 2

P 3

souviens plus du nom du patelin- on reste 3 jours dans ce village. Je n'ai plus d'argent sur moi et j'emprunte 50 francs à mon copain Gustave Royer. Nous achetons des œufs et nous faisons faire une bonne omelette dans une maison, et ensuite nous buvons quelques bouteilles de champagne, car il n'est pas très cher ici. Le 30 mai 1940 à 7h30 du soir, on embarque dans des autobus de la STCRP. On roule presque toute la nuit et on arrive le 31 à 4h du matin à Alincourt, petit village des Ardennes, déjà bien touché par de récents bombardements. On couche le soir dans un bois à quelques kilomètres d'Alincourt, en attendant le lendemain car on doit monter à Rethel et remplacer le 152^{ème} Régiment d'Infanterie de Colmar. Le 1^{er} juin donc, on quitte le bois pour monter à Rethel qui se trouve à 20km de là. On arrive dans Rethel dans la nuit- des maisons brûlent par ci, par là. On entend des diffuseurs allemands. Notre Compagnie doit prendre ses positions tout à fait en avant, on doit passer le canal de l'Aisne, puis une rivière, on prend position dans une grande usine qui avait déjà subi de sérieux bombardements. Nous serons là, un peu en sécurité, car nous avons au- dessus de nos têtes plusieurs plafonds en béton. Nous prenons la garde nuit et jour chacun son tour, un fusil-mitrailleur est installé dans la rue, protégé d'un parapet, et prend la rue en enfilade. On ne dort pas beaucoup ici, à peine dort-on un peu que l'artillerie allemande nous réveille, on croit toujours à une attaque. Heureusement que l'on n'est pas privé pour la nourriture et la boisson. On trouve dans les maisons abandonnées des lapins et des poules, des légumes, des conserves et on fait un peu de popote nous-même, rien que pour le groupe, soit une douzaine. Nous avons

trouvé un dépôt avec plus de 300 bouteilles de champagne et du vin vieux. Je n'ai jamais bu autant champagne de ma vie qu'à Rethel. J'ai vu 2 fois mon copain Joseph (*Je pense qu'il s'agit de Joseph Duvielbourg qu'il continuait de voir par la suite et qui habitait Ligny Saint-Flochel*) Je le voyais la nuit en allant à la corvée de soupe, cette corvée n'était pas intéressante, il fallait à un endroit passer dans l'eau, car ils avaient fait sauter un pont et on passait dans l'eau jusqu'à 50 cm avec les bidons et les bouteillons. Un soir, le 6 ou le 7 je vois Joseph qui m'apprend la mort de notre copain Jean-François, il se trouvait dans une cave avec plusieurs de ses copains et un bombardement d'artillerie fait écrouler les murs sur ces pauvres camarades. Fut tué également le Sergent Abbé Malaquin. Nous subissons dans Rethel de gros bombardements d'artillerie, surtout celui du 9 juin au matin, à 4h, jusqu'au soir à 7h, des obus de tous les calibres étaient envoyés. On croyait à ce moment-là à notre fin, puis, le 10 juin à 2h du matin, on reçoit l'ordre de nous replier. La situation devient de plus en plus grave pour nous, on laisse pas mal de munitions sur place. On se replie donc à 5 km de Rethel, on suit la ligne de chemin de fer de Reims à Rethel et tout le bataillon s'engage en dessous d'un tunnel de 500m de long. On fait là une pause de plusieurs heures. Je me souviens avoir dormi un peu dans ce tunnel. C'est là que j'ai vu Joseph pour la dernière fois, je n'ai guère eu le temps de lui parler, il passait devant nous avec sa compagnie et partait vers la sortie du tunnel pour monter en lignes. On entendait le bruit des obus qui éclataient en dehors, on savait ce qui nous attendait. Le Commandant du Bataillon Boutmy nous dit, « du calme et du

courage et tout ira bien. » Il est 10h environ du matin, on sort aussi du tunnel, les obus pleuvent, les balles sifflent à nos oreilles. Prendre position dans ces conditions ce n'est pas intéressant. Notre section s'installe dans un petit vallonement où on met les fusils mitrailleurs en batterie. Pour arriver au trou où on doit se mettre je courrais à demi-penché pour ne pas qu'on m'aperçoive et je tenais mon sac chargeur d'une main et mon fusil de l'autre, car les balles passaient au-dessus de notre tête, quand tout à coup, je sens que je viens d'être touché, je me laisse tomber à terre aussitôt et je roule comme un tonneau dans le trou pour rejoindre les camarades qui s'y trouvaient déjà. Je regarde sur moi et je m'aperçois que ma cartouchière gauche et mon masque à gaz avaient été traversés de part en part, mais je n'avais absolument rien. Je l'avais échappé belle. On est resté là plusieurs heures. Le fusil-mitrailleur tirait sans arrêt, les allemands en face de nous, dans la plaine avançaient toujours, puis ensuite on doit à nouveau se replier, mais déjà on voyait arriver sur la route de Reims et sur la route de Perthes des chars allemands. On se sentait encerclés et notre situation était critique. Il était trop tard pour se débiter. Ceux qui ont voulu se replier sur Perthes à travers champs sont tombés, morts ou blessés, en se repliant, l'étau se refermant de plus en plus, on sentait bien que nous allions être prisonniers. En attendant ce temps, je mange un morceau sur le ravitaillement de la soupe qui était arrivé le matin et nous attendons que les allemands nous prennent. Ils s'avancent sur nous, d'un pas rapide. Nous avons eu pas mal de blessés dans ces quelques heures de combat, et quelques morts, je ne sais pas le nombre. Donc le 10

P 6

P 7

juin 1940, vers une heure de l'après-midi, nous sommes faits prisonniers. J'en ai gros sur le cœur, nous restons plusieurs heures sur le terrain. Nous ramassons les blessés, il fait une chaleur terrible, les soldats allemands nous conduisent près de la voie ferrée où se trouve une locomotive abandonnée. On vide l'eau qui se trouve dans le tender pour boire et pour les blessés. Un sergent-chef français qui ne voulait pas donner son bidon d'eau se voit menacé d'un revolver par un officier allemand, les balles sifflent toujours, les obus tombent autour de nous. Les soldats allemands passent devant nous et réclament le vin de nos bidons. Des soldats français sont priés de leur porter leurs munitions et leurs armes, en direction de Perthes. Ils essuient les balles et obus des français, ces copains nous les avons revus le lendemain matin. Tous les prisonniers étaient rassemblés, nous partons pour cantonner dans la cours d'une grande maison près de Rethel où nous passons la nuit dehors. Le lendemain matin, au réveil, je retrouve mes copains Royer, Tirant et autres, qui avaient été fait prisonniers la veille, mais nous n'étions pas ensemble à ce moment-là. Je cherche dans tout le monde Joseph, mais je ne le vois pas. Je vois arriver un peu plus tard Léonce Huet, Henri Darras, puis nous partons pour Charleville où nous passons 2 nuits à la caserne des gardes mobiles. Là je vois Paul Lamorille, le gendre de Lourme, puis nous gagnons la Belgique et toujours à pied, nous faisons de longues étapes sans beaucoup nous reposer, sans beaucoup manger, et nous souffrons surtout de la soif. Nous buvons bien souvent de l'eau qui n'est certes pas potable, puis nous gagnons la Belgique où les gens nous font bon accueil et nous embarquons le 16 juin à

midi, à Bertrix pour arriver à Trèves à 6h le soir. C'est une belle ville, toute décorée de drapeaux, les gens nous regardent avec curiosité. Nous allons loger dans des baraquements tout en haut de la ville, c'est un camp de travailleurs allemands, il est immense et bien agencé. Tous les prisonniers qui y passent ne posent que 24 ou 48 heures. C'est dit-on un camp de passage et ensuite on doit être dirigé sur un stalag aussi pour se retaper un peu on se débrouille pour rester quelques jours, surtout que j'ai mal aux pieds des suites des longues marches que nous avons faites. Royer, Lesaut et Mollet travaillent aux casernes à faire des corvées en ville d'où ils rapportent un peu de pain. Moi j'épluche les patates à la cuisine avec d'autres, où en plus de ma ration ordinaire et de mon casse-croute je touche une autre soupe et un morceau de pain et de fromage. On n'est pas mal. Il y a aussi une cantine où on peut aller boire, bière, vin et acheter divers articles. Il y a du monde et il faut faire la queue. On n'y rentre d'ailleurs que 10 par 10. Je n'y suis allé qu'une seule fois. J'ai bu un verre de bière et acheté un paquet de tabac. J'étais bien content. J'ai payé avec une pièce de 20 francs et on m'a rendu quelques pièces de 10 pfennig. Etant un jour à la corvée de patates, j'aperçois Henri Lemaire de Pernes, je lui parle et le soir je le retrouve ainsi que Catelin de Tangry (*un petit village à quelques kilomètres de Pernes*), puis il arrive un ordre que tout le monde doit partir, ça nous embête, on s'y habitue. On essaye de se camoufler, pas moyen, et nous quittons Trèves le samedi 22 juin 1940 dans l'après-midi vers 3h30, et ce qui nous chagrine c'est que nous savons que le convoi part pour la Prusse Orientale, ça ne nous fait pas sourire. Avant de partir nous avons

P 9

P 10

touché du pain et du fromage et nous roulons, bien lentement. Le train s'arrête de temps en temps en plaine, où nous demandons pour faire ses besoins et nous arrivons le 24 juin à Habback- Stalag 1A- à minuit ; il y faisait un orage terrible, aussi nous restons un bon moment dans le wagon. Nous allons jusqu'au camp qui se trouve à quelques kilomètres de Habback. C'est lugubre quand on rentre dans ce camp. C'est un camp immense avec des fils de fer barbelés à n'en plus finir. Des miradors se dressent de part en part, inondant le camp de flots de lumière, où des gardiens se trouvent avec leurs mitrailleuses. Nous passons le reste de la nuit dehors, puis au jour, on nous met dans des grandes tentes où l'on peut loger 300 hommes. Il y fait très chaud le jour et froid la nuit, surtout que nous dormons à même la terre, une seule couverture pour se couvrir, enfin on peut se remettre du voyage qui a été bien long et fatigant. Nous ne faisons rien, réveil au matin à 5h, puis rassemblement dehors où nous sommes comptés et recomptés par un officier allemand. Nous touchons le café le matin, à midi une soupe que nous mangeons de bon cœur car nous avons faim, et le soir un morceau de pain, un jour la boule à 4 et un jour la boule à 5 avec beurre, saucisson, fromage, miel. Ça pouvait aller, mais on s'ennuyait et j'avais hâte de partir travailler, puis nous passons aux douches, nous avons les cheveux coupés à ras, et bien nous sommes beaux, puis nous passons au photographe et à la fouille, et nous touchons notre plaque de contrôle 7717 1A que nous devons porter au cou. Puis nous sommes piqués et vaccinés contre la variole et la typhoïde. Il se passe au camp un vrai marché noir, ou alors d'échange, soit pour le manger, soit pour

fumer, c'est incroyable et même honteux. Des types échangent leurs alliances pour fumer. J'attrape un peu mal à la gorge et je vais deux jours à l'infirmerie, ça a bien été tout de suite, et puis le 13 juillet nous quittons le camp en convoi. On nous embarque, nous partons au boulot, nous roulons, nous passons à Keingrhag, certains y descendent. Nous nous continuons et débarquons à Liliau, une belle petite ville près de la mer. De la gare on nous rassemble dans un petit parc où nous attendent un tas de gens endimanchés, fumant tous le cigare et la serviette sous le bras. Ce sont nos futurs patrons qui vont nous choisir. C'est un genre de marché aux esclaves qui va commencer. On appelle certaines professions, celui que ça intéresse s'en va avec son nouveau patron, moi je me laisse rouler, je ne suis volontaire en rien du tout ; enfin on est choisi. Il en fallait beaucoup car nous sommes 16. On se dirige vers la voiture qui nous conduira à notre nouveau domicile. Avant de partir nous sommes séparés de Royer, Lesaut et Malesede. J'aurais tant voulu rester avec eux. Nous montons dans une charrette à 2 chevaux conduite par un vieux domestique et le gardien qui doit nous garder. En cours de route celui-ci nous offre des cigarettes. On a 16 kilomètres à faire. On arrive enfin à la nuit. En cours de route nous avons appris que nous allons travailler dans une tuilerie-briqueterie, ce qui ne me fait pas rire, car je présume que ce travail doit être pénible, et puis je suis avec des copains que je ne connais pas. Bref, arrivés à la briqueterie on nous met dans trois petites pièces qui nous serviront de demeure. Bientôt la patronne nous apporte deux grandes bassines de soupe au lait qui est faite avec de la farine et un grand plat de pommes de terre et des tartines

de pain. Cela nous fait grand plaisir et nous commençons tous à manger de grand appétit sous l'œil amusé de la patronne et de ses filles qui s'amuse de nous voir manger de si bon appétit et surtout se mettent à rire de notre tête de bagnard. Les gens nous font bonne impression, puis on nous met de la paille fraîche et on va pouvoir faire une bonne nuit. Depuis longtemps je n'avais pas dormi comme cela. Le gardien, un rhénan est un chic type, il ne ferme pas la porte à clé. Il est sûr qu'on n'a aucune envie de se débiter. Le lendemain dimanche, c'était le 14 juillet, il faisait mauvais temps, je n'étais pas bien. Je ne mange pas le casse-croute du matin et le midi non-plus, ça paraissait bien, 2 boulettes de viande hachée et des pommes de terre. Le lendemain lundi on se fabrique des lits en bois à étage et on va commencer à travailler. On doit faire des briques. On se rend dans un terrain près de la fabrique où l'on entraine de la terre glaise, où l'on remplit des wagonnets qui sont tirés par un cheval. Et l'on remplit de grandes fosses et dès qu'elles sont pleines on pourra commencer à faire des briques. Le travail n'est pas bien dur ; nous avons 2 allemands avec nous, ils ne sont pas bien nerveux, ils nous disent d'aller tout doucement et puis on n'est pas mal nourri. On fait 5 repas par jour. On se lève vers 6h30 pour commencer à 7h. On mange le matin des tartines de marmelade rouge avec du café au lait non sucré, puis à 9h le kleine meltry, des tartines avec un peu de margarine et des petites rondelles de saucisson, du pâté du fromage ou du lard, c'est meilleur qu'au matin. A midi on touche de la soupe aux pommes de terre avec des lardons dedans ou alors des patates avec un petit morceau de viande, ou un jour c'est un œuf, un

P 13

P 14

autre jour c'est 2 poissons, à l'eau bien entendu. A 1h, reprise du boulot, à 4h une demi-heure de casse-croute, tartines à la marmelade et le soir à 7h fin du boulot ; 10 minutes après, souper, on touche de la soupe au lait pas pur, avec de la pâte dedans et des pommes de terre, soit au lait avec du laurier et de la graisse. On n'est pas mal nourri et on ne se plaint pas ; malgré tout un certain jour nous refusons de manger la soupe, un soupe aux patates avec des petits morceaux de lard dedans, mais la viande sent mauvais. On appelle le gardien et on lui fait sentir la soupe et on lui dit que si on n'a pas autre chose on ne travaille pas. Finalement on nous apporte des tartines. Le travail marche, on n'est embêté par personne. Le plus dur c'est que nous n'avons plus rien à fumer. Nous sommes heureux quand nous touchons des cartes et du papier à lettre pour pouvoir écrire. Le dimanche le gardien nous fait promener un peu aux environs de l'usine. J'apprends que mes copains Royer, Lesaut et Malevede sont à 1200m de nous à Kiakau, un petit patelin. Nous y allons un dimanche et je revois les copains. Ils sont tous dans des fermes ; ils sont très bien et eux possèdent du tabac et des cigarettes, aussi Royer m'offre des cigarettes, les moral est meilleur, petit à petit on s'y fait. Au mois d'août nous faisons un peu la moisson qui ne dure pas longtemps, elle n'est pas abondante et nous sommes nombreux, puis nous faisons des briques et des tuiles. Vient l'arrachage des pommes de terre et des betteraves. J'arrache des pommes de terre, le champ est grand, puis je garde les vaches pendant 3 semaines, il y en a 3, alors que les copains arrachent des betteraves. Déjà il fait froid. Les gelées commencent et la briqueterie doit s'arrêter. On

entend parler que l'on retournerait peut-être à Stabluch. Cela ne nous fait pas sourire, je préfère travailler et manger un peu plus. Il faut dire que nous ne connaissons pas la vie de camp ; elle était meilleure qu'au mois d'août du fait que la Croix-Rouge Française envoie des vivres et que ceux qui restent au camp touchent davantage que ceux des kommandos. (*KOMMANDO, subst. masc. [Pendant la Seconde Guerre mondiale] Groupe de prisonniers de guerre dépendant d'un camp de détention allemand, détaché pour exécuter un travail déterminé à l'extérieur du camp.*)

Enfin on arrive au mois d'octobre. Les alsaciens s'en retournent chez eux au début du mois et le 27 octobre nous allons tous travailler en forêt. Le dimanche avant de commencer à travailler, le garde forestier nous apporte une paire de sabots en bois et des chemises que nous devons payer. Au début nous sortons des bûches de bois en 1m dans un petit sentier pour mettre en tas. Nous allons loin, environ 5km pour y aller. Nous sommes toujours nourris par la maison Weiss. Ils doivent nous installer un feu dans la chambre et une cuisinière pour nous faire nous-même la cuisine. Du boulot on ne se plaint pas, on travaille beaucoup plus près, heureusement car nous avons la neige depuis fin octobre. Nous abattons des arbres, les ébranchons et les scions en morceaux de 1m de long, ça me plaît, pourtant il fait assez froid, mais je suis bien vêtu. Le cuistot est nommé c'est Léon Hérard qui nous fait la cuisine. J'aurais pu la faire, mais je préfère ma liberté, car les dimanches le cuistot doit travailler tandis que moi je vais me promener à Krah..... voir les copains et boire un coup. Nous sommes au mois de novembre et c'est vers la fin de ce mois que je touche mon premier colis avec tous les

P 16

lainages que j'avais demandés. Une seule chose que je regrette, c'est qu'il n'y a pas de tabac. Enfin ce n'est rien car ce colis m'apprend que vous êtes en vie et l'espoir revient. On se fait petit à petit à sa vie de prisonnier ; d'ailleurs on n'est pas embêté. Les autres colis arrivent et les copains nous font goûter de leur tabac et de leurs cigarettes. Voilà que les premières lettres arrivent. On est tous contents quand on reçoit la première lettre, mais quel cafard aussi. La Noël approche, on projette de faire un petit réveillon. On se débrouille avec les Weiss, avec le gardien pour acheter du schnaps, chacun sa bouteille, on aura de la bière aussi, des cigarettes. Avec des copains qui travaillent dans une ferme on achète plusieurs poules et le jour du réveillon on mangera assez bien, avec un peu des colis que nous mettons en commun. La patronne du café de Krah... nous envoie chacun un paquet de cigarettes et je me souviens être un peu saoul ce soir-là, et les copains aussi, en souhaitant que le prochain réveillon on l'aurait fait chez soi – hélas. Le dimanche nous allons souvent voir les copains à Krah.. avec mon copain Bance Maurice, un coiffeur de Mézidon, et nous rentrons au café. On passe par la cuisine, et là on se fait servir quelques verres de schnaps, ou de la bière. Nous pouvons acheter des cigarettes, mais malheureusement je ne gagne que 14 Marks 04 par mois et je suis toujours à sec. Un petit verre de goutte coûte 0,20 M et un paquet de 6 cigarettes 0,24 M. La patronne est une belle femme de 40 ans qui a beaucoup de sympathie pour les français. Son mari est en occupation à Prague. Il y a une petite fille de 7 ans qui est très gentille. Nous ne parlons pas beaucoup d'allemand, mais on se fait comprendre

P 17

P 18

quand même. Le jour de Noël, l'après-midi, nous y entrons et la patronne nous invite à la table et nous apporte une assiette de gâteau bien garnie, et une tasse de café, nous ne savons comment remercier. Le prisonnier qui travaille là-dedans doit être très bien. D'ailleurs nous sommes comme là-dedans, nous sommes de bons clients et en semaine le soir, nous y venons sans que le gardien le sache pour acheter de la bière que nous rapportons dans nos serviettes, et des cigarettes et des allumettes. Il fait mauvais temps, il y a 50cm de neige, mais nous y allons quand même. Pour fumer je n'ai pas peur de mes jambes. Nous remarquons qu'il y a deux beaux chats bien gras et nous faisons comprendre que nous les voudrions pour manger ; gros éclats de rire de qui ne veut nous croire. Enfin on prend les chats dans un sac et on les emporte. Nous avons promis avant de rapporter les peaux. Les copains sont heureux de voir cela. Ils sont vite tués. On les met dehors un peu à la gelée et comme c'est dimanche le cuistot fait un bon ragout avec ces deux pauvres bêtes. Au moment d'en manger, je n'en ai pas voulu. Je n'ai mangé que la sauce qui était excellente. Ils se sont bien régalez et la famille Weiss rigolait bien de tout cela. Une autre fois c'est une petite escapade que nous avons faite un dimanche de janvier 1941, avec Bance. Nous avons à ce moment-là un nouveau gardien, un prussien, pas bien méchant, mais assez méfiant et qui avait peur. Il nous comptait plusieurs fois par jour et surtout au moment de la soupe il nous comptait à chaque coup, or ce dimanche-là le gardien nous dit qu'il va voir le sous-officier pour des échanges de linge. Nous profitons donc du départ du gardien pour nous rendre à Krakaw voir les copains. Je

reste un moment avec eux puis comme ils vont à la soupe nous partons et en passant on rentre au bistrot pour boire un verre, avec Royer. On en boit un, puis plusieurs. Gustave s'en va pour diner, nous allons partir également, mais je vois la patronne qui sort de son four électrique un beau gâteau de viande-hachis qui nous donne de l'appétit. Pris de culot, je demande à la patronne si on peut manger là. Elle se met à rire, hésite, j'insiste et nous obtenons gain de cause. Aussitôt la bonne dresse la table dans la chambre à coucher et on nous sert deux tranches de viande à chacun, des pommes de terre et de la sauce. C'était bon. Nous demandons du pain, car au restaurant on ne sert jamais de pain en mangeant. Puis elle nous sert une bonne portion de pudding avec une sauce aux fruits, ensuite nous buvons du café avec plusieurs petits verres. On paie pour cela chacun 0,70 M. On fume plusieurs cigarettes. La petite fille joue avec nous, on n'est pas pressés. Tout à coup un coup de téléphone, c'était le gardien qui, s'étant aperçu de notre fugue, téléphonait à la patronne pour savoir si on était là. La bonne femme était un peu embêtée, elle nous prévient bien gentiment, mais nous étions bien saouls et on avait du mal à se tenir sur les jambes. La patronne rigolait bien. On s'en va donc dans la neige. On arrive au logis, le gardien nous attendait, tu parles de l'engueulade que nous recevons, il criait, il gueulait, mais on ne comprend pas ce qu'il nous dit. Moi je ne dis rien, Bance lui veut rouspéter puis va se coucher. Le gardien pour nous punir nous donne les waters à nettoyer, ce que nous faisons sans rouspétance, et l'affaire s'est terminée comme cela. Nous avons bien ri également et les copains aussi, mais nous étions culottés. Enfin la vie à Perentienew n'a pas été

P 20

P 21

plus mauvaise pour nous prisonniers. Le courrier arrive petit à petit et les colis aussi et ils sont la grande joie quand on y trouve quelques paquets de tabac. Le boulot continue toujours dans la forêt. Il fait froid. Il fait -28° et -30° assez souvent aussi un français reste en permanence pour faire du feu et on vient se chauffer de temps en temps. Il faut marcher dans la neige et la déblayer au fur et à mesure qu'on avance pour abattre les arbres. On a les pieds mouillés quand on rentre le soir, mais je n'ai pas souvent eu froid car je mets deux paires de chaussettes de laine, une paire de chaussettes de coton et des chaussettes russes et de la paille fraîche tous les jours dans mes sabots. D'ailleurs j'avais cloué des toiles de sac autour pour que la neige ne pénètre pas. Le moral est assez bon. Un copain joue du violon tous les soirs et on ne mange pas mal. Nous touchons 750g de pain par jour plus un peu de margarine, de saucisson, de fromage et de marmelade. Des pommes de terre nous en avons à volonté, c'est le principal. Le cuistot français se débrouille bien. Il nous fait une bonne soupe que nous mangeons en rentrant et un plat de purée, de rata ou des pommes de terre sautées. Il arrive à nous faire de temps en temps des frites et nous nous régalons bien. Nous touchons aussi du petit lait. On fait une soupe que nous mangeons avant de partir le matin. On emporte aussi des pommes de terre que nous faisons cuire dans la cendre. On mange cela sur son casse-croute et le meilleur repas c'est le soir que nous le faisons, en rentrant. Nous rapportons du bois tous les jours, aussi nous faisons du bon feu dans la chambre. Après souper des camarades jouent aux cartes, nous avons quelques bouquins, ce qui nous fait passer le temps et puis comme j'ai un

peu à fumer, le temps passe. Au début du mois d'avril nous n'abattons plus d'arbre, aussi jusqu'au 23 avril nous ne faisons plus rien. La neige commence à disparaître, il fait meilleur, on peut dire que nous avons eu un dur hiver. Nous envisageons bientôt notre retour à la briqueterie, pour le mois de mai. Mais voilà qu'un jour le sous-officier vient nous prévenir que nous devons partir le lendemain matin. Le père Weiss est désolé. Il téléphone à la Cie pour que nous restions, mais il n'y a rien à faire, nous devons partir et être répartis dans des fermes. Mon copain Legros est désigné pour aller au café à Krak.. et nous préparons nos affaires. Le lendemain matin nous partons en voiture à la gare voisine et le gardien nous conduit à Labiau à la Cie. De là nous partons à Libenfelde où un gardien, une vraie brute, nous conduit à Sliccken, à 5km de Libenfelde, où je dois travailler dans une ferme. Je loge dans une chambre avec 3 autres français. Le lendemain matin le gardien me conduit à la ferme où je dois travailler, une petite ferme de 12 ha environ avec 2 chevaux, 3 vaches et des cochons. Le patron est un homme d'environ 52 ans. Il y a sa femme et une jeune fille de 20 ans. Ils me regardent tous des pieds à la tête, ayant l'air de se demander si je vais faire l'affaire, surtout que je ne suis pas «er » de profession. Je me sens bien seul là-dedans. Je ne sais pas si je pourrais m'y habituer. On me demande si je m'y connais aux chevaux. Un jour que le patron n'était pas là la patronne vient dans l'écurie et me dit de donner à manger aux chevaux. Je porte à manger au cheval Isaac et Laura. Tout à coup celui-ci veut me mordre et en repassant à côté de lui il m'envoie une ruade qui m'effleure seulement. J'ai tout de suite compris et

dorénavant je ne donnerai plus à manger aux chevaux. Je ne veux plus, il n'y a rien à faire, je n'ai pas envie de me faire tuer. Surtout que le patron avait été blessé par ce cheval et avait été hospitalisé quelques temps avant que j'arrive chez eux. Je m'occupe un peu des vaches. Je trie les pommes de terre pour la semence. Ça va, la nourriture est bonne et abondante, on mange 5 fois par jour. Le patron m'apprend à herser dans les champs, c'est laborieux. Je m'applique pour faire le mieux possible, mais le mieux est de ne jamais savoir rien faire, car plus on en fait, plus il faut en faire, et puis le vieux est assez méticuleux et je lui explique que je ne suis pas cultivateur. Une grosse bêtise de ma part, c'est d'avoir appris à traire. Je n'y tenais pas, mais ils m'ont obligé. C'est un grand embêtement car il faut arriver plus tôt le matin pour traire. Puis vient le moment des foin. J'apprends à faucher. C'est assez difficile, mais j'y arrive. Il faut raser l'herbe assez rase. Le plus dur c'est de faire les fossés car on ne perd rien du tout. Je sais qu'il y a des jours où je rentre le soir et je suis fatigué, surtout au moment où on rentre les foin. Le meilleur moment pour moi c'est le soir quand je rentre au logis où je retrouve les copains. Là je fumais ma pipe bien tranquillement et nous discussions ensemble. Il y avait à ce moment-là Louis Sanguier, Dalizon, Morel Robert, Flambenaut Roland et Aimar Raymond. Le gardien que nous avons s'en va et il est remplacé par un type plus intéressant, et c'est tant mieux. La moisson arrive vers les premiers jours du mois d'août. Nous commençons à couper les seigles, on en fait une grande partie à la faux, et c'est assez dur. Le patron trouve que je laisse trop long les éteules et il me fait voir à plusieurs reprises comment il faut

P 24

P 25

s'y prendre, il rouspète et comme ce jour-là j'ai mal aux dents, ça ne va pas tout seul, on s'engueule tous les deux sans d'ailleurs se comprendre ni l'un ni l'autre. Il me raconte qu'il faut épargner le grain car l'Allemagne doit ravitailler la France et nous ne sommes pas d'accord sur ce point. Enfin la moisson ne dure pas longtemps et le lendemain soir c'est fini, aussi après souper il apporte une bouteille de schnaps et me fait boire plusieurs verres d'affilé et m'offre un cigare. Il ne conservait aucune rancune de la discussion de la veille. On rentre la moisson et c'est au tour des avoines et des orges, mais cela ça va mieux car ce qui est couché on le fait à la faux, mais le reste on le fait à la machine, avec la faucheuse au foin et on ne lie rien, on rentre cela en vrac. C'est du travail car il fait beau temps et il faut se dépêcher. La saison est toujours incertaine. Après avoir rentré la moisson on bat à la batteuse une partie du seigle pour avoir le grain pour l.... et avoir de la farine, et aussi pour avoir de la paille pour les bêtes. C'est une dure journée, les voisins et les prisonniers viennent donner la main. Je n'ai jamais eu la mauvaise place sur la machine, et puis ce jour-là on mange bien, on boit le schnaps. Voici comment l'on fait. La bouteille sur la table et un verre. Le propriétaire de la machine se verse un verre et le boit et ensuite remplit un verre pour son voisin, celui-ci boit et remplit un verre pour son voisin et ainsi de suite jusqu'à épuisement complet des bouteilles. Ensuite vient l'arrachage des pommes de terre, qui est long du fait qu'ils en mettent beaucoup. La première année c'est avec la charrue, l'année d'après il y aura une machine neuve. Les pommes de terre durent un bon moment car nous ne sommes pas bien nombreux pour le ramassage. Le froid arrive,

puis voilà les betteraves, c'est long aussi car on en arrache qu'une petite quantité tous les jours de façon à avoir des feuilles fraîches pour les vaches. Quand nous aurons fini les travaux des champs nous n'aurons plus grand boulot, car le déchaumage et le labourage c'est le patron qui les fait. Il y a le fumier à charrier ce qui dure une journée. Un petit incident que j'ai eu ce avec la patronne jour-là. Le charroi du fumier se faisait avec deux voitures, une dans l'écurie et l'autre dans les champs qui se déchargeait. Je chargeais donc les voitures dans l'écurie avec la patronne, le patron lui, conduisait les voitures et les déchargeait. C'était assez dur car le fumier dans les écuries n'était jamais enlevé. On mettait de la paille aux bêtes et ça devenait fumier. Ça sentait dans l'écurie et quand on charriait fumier le niveau baissait d'au moins 80cm et même d'un mètre et on arrivait au ras du sol. C'est donc dur d'arracher le fumier avec un croc, puis avec la fourche pour charger la voiture. On chargeait donc la voiture à deux et il ne fallait pas s'amuser. La patronne trouvait que je ne travaillais pas assez, que je n'allais pas assez vite, alors que j'en faisais autant qu'elle. Or ce jour-là on s'était engueulé et je ne me laissais pas faire. Voilà qu'arrive une voiture de la police avec un policier, il était venu pour la vérification des cochons. Je reste seul dans l'écurie et la patronne et le policier vont dans l'étable à cochons. J'entends que celle-ci se plaint que son prisonnier français ne veut pas travailler etc... Je m'attends donc à voir le représentant de l'autorité et son képi vert ; en effet celui-ci m'avise et m'interpelle « français, Madame se plaint que tu ne travailles pas. Tu es prisonnier, tu dois travailler pour l'Allemagne ». Je lui dis « je le sais et je travaille » je lui dis que

P 27

P 28

la patronne rouspète toujours et que les camarades dans les autres fermes ont une heure de pause à midi alors que moi je ne l'ai pas etc... Il se met à brailler, je lui dis que je ne veux plus rester ici et que je demande à partir et retourner à la Compagnie. Il se met en colère et me donne quelques bonnes gifles. Je ne bronche pas, je ne peux rien faire, ça me chauffe les oreilles. Il me demande mon numéro de prisonnier et me dit qu'il allait se plaindre à la Compagnie. Je n'ai jamais entendu parler de rien. Le patron revient sur ce fait des champs et se demande ce qu'il y a eu et à la fin il engueule sa femme de ce qu'elle avait fait. Si nous avions eu un bon gardien je lui aurais bien raconté l'histoire, mais comme il s'en foutait et que je n'avais aucun espoir d'être défendu par lui je n'ai pas osé lui en parler. J'ai souffert longtemps en moi-même de cette affaire et je n'étais plus très d'accord avec la bonne femme tandis qu'avec le patron je m'entendais assez bien. La jeune fille c'était le même portrait que sa mère, une pimbêche qui se croyait quelque chose. Par la suite c'était la guerre avec les femmes. Je patientais toujours car j'avais des bons copains et peut-être que la Compagnie n'aurait pas voulu que je parte. Bref l'hiver se passe sans grand travail. Donner à manger aux poules, aux vaches, préparer le manger pour les cochons et les chevaux. De midi après la soupe jusqu'à 2h30 où on commençait à donner à manger aux bêtes, je restais dans l'étable aux cochons où je fumais ma pipe. J'avais toujours du tabac à volonté. De temps en temps quand il faisait très froid, je me chauffais avec le vieux, le dos appuyé au feu et nous discussions. A 4h la journée était finie et vers les 4h30-5h j'étais de retour au logis où l'on bouquinait jusque 9h... Tu parles si les

soirées étaient longues. Que l'hiver est long ! Heureusement à cette époque je ne manquais jamais de tabac. Les colis arrivaient bien et j'avais toujours une livre de tabac d'avance. Noël arrivait. Nous avons fait un petit réveillon ensemble avec le contenu de nos colis, c'était quand même bon, mais nous n'avions rien pour trinquer, pas même de la bière, mais alors du lait que nous chipions au fermier par seau entier. Il fait toujours froid, mais on est quand même mieux que dans la forêt. Un dimanche de fin janvier, il fait 40° en dessous de zéro, les copains qui sont dans la ferme sont toujours en bagarre avec leur fermier au sujet de la nourriture et demandent toujours pour partir. Finalement ils s'en vont vers la fin mars 1942 et sont aussitôt remplacés par Gabriel Prade dit Toto, André Poret dit Totoche et Castet Marcel dit le roi de la pierre à briquet. Tous trois sont de bons copains. Poret a un banjo et nous joue de la musique tous les soirs. Nous sommes abonnés à des journaux français et nous les recevons assez bien. Le dimanche nous nous promenons un peu et allons voir les camarades dans d'autres Kommandos. Nous avons de temps en temps à Libenfelde une messe, environ une fois par mois et nous y allons tous. En même temps si nous avons un colis à la Compagnie nous le rapportons. Nous avons eu également 2 séances de théâtre données par la troupe de la Cie de Labiau. Ça nous semble bien et ça distrait un peu. Nous avons la liberté de sortir comme on veut et d'ailleurs on n'est plus enfermé le soir et voici que le beau temps arrive. Le 1^{er} mai 1942 j'ai un petit incident avec les patrons. J'avais vu sur les journaux que le 1^{er} mai était jour férié, d'ailleurs la veille le gardien était venu nous voir. Donc j'avais la ferme idée de ne pas travailler le lendemain

1^{er} mai. Au matin j'arrive, je donne à manger aux bêtes, je porte le lait puis je me lave comme tous les matins et je déjeune, ensuite je sors dans la cour. La patronne me crie et me dit d'atteler les chevaux pour aller dans les champs. Le patron lui, était déjà dans les champs, il semait de l'engrais. Je lui réponds qu'aujourd'hui c'est fête et qu'on ne travaille pas. Elle s'emballe et me dit par plusieurs fois d'atteler. Je dis je m'en retourne au logis et je vois les copains, nous sommes d'accord pour ne pas travailler, aussi ça fait révolution. Les patrons vont trouver le gardien, celui-ci s'amène plusieurs heures plus tard. Il téléphone au Sous-off à la Cie. Celui-ci vient en vélo et nous dit de travailler car il fait beau temps et le travail des champs presse et il n'y a que dans les usines qu'on ne travaille pas et il fallait donc obéir. Je retourne donc à la ferme, la patronne m'engueule des pieds à la tête et la fille aussi et me disent que je suis un communiste, un bolchevick etc... et alors que d'habitude je mangeais avec eux dans la cuisine, à partir de ce jour-là, elles mettent la table dans la chambre à coucher. A midi le patron ne veut pas manger avec elles, il va chercher mon assiette et revient dans la cuisine. Il dit que je travaille avec lui et que je dois manger avec lui. Tout cela ne me fait rien du tout, que je mange seul, je suis aussi tranquille. La guerre avec les femmes est déclarée, heureusement que le vieux tient avec moi. Par la suite je demande par plusieurs fois de partir de la ferme, mais ils ne veulent pas. Je me serais bien plu en ferme à condition de travailler avec d'autres camarades. Le travail continue et la moisson de 1942 arrive. Toujours beaucoup de travail. J'en ai marre de travailler dans cette ferme. Je voudrais aller dans une autre ferme où je serais avec d'autres

P 31

P 32

français, là je m'ennuierais moins. Il m'arrive souvent de m'engueuler avec la patronne. Je sens bien qu'ils ne me lâcheront pas maintenant, car il y a beaucoup de travail, mais qu'au début de l'hiver je partirai et c'est tant mieux. Le matin nous nous levons à 6h alors que le premier été, quand je suis arrivé en 1941 nous nous levions à 5h, des fois 4h45, nous avions à ce moment-là un mauvais gardien, tandis que maintenant c'est le fermier qui vient nous réveiller. Au matin, quand il ouvre la porte et nous dit de sa voix claironnante « Aufechten » (*debout*) nous lui répondons par toutes sortes de bêtises. Il se souviendra des français ce nervi fermier prussien. Nous avons acheté pour 35 Marks un phono avec disques, à des polonais. Nous avons mis chacun 5 Marks. Tous les soirs le phono marchait à tout casser et le matin quand le vieux venait nous réveiller on mettait le phono en marche, il rouspétait et on était content de l'entendre. Au début de novembre, les 3 copains Prade, Castet et Poret quittent la ferme et se trouvent séparés. Deux autres français viennent les remplacer. Le 19 novembre 1942 je vois le gardien qui vient à la ferme. Je me doutais de quelque chose, aussi je vais voir les copains au logis et je me doute que mon départ est imminent. Les patrons étaient partis au marché, la jeune fille était prévenue de mon départ, mais ne me disait rien. Je ne travaille plus. Le patron rentre de la ville et aussitôt rentré, à 12h me dit que je pars l'après-midi. Je pars préparer mes affaires. Je ne sais pas où je vais. Je comptais plutôt aller en forêt après diner. Le gardien vient me régler mon compte et le patron me conduira jusqu'à Libenfilde où je coucherai, car le lendemain je dois partir de bonne heure pour Lubien pour la Compagnie. Vers

3h de l'après-midi nous attelons la voiture et la patronne me donne un casse-croute pour le lendemain. Nous allons jusque Mulheren où nous prenons le train et à Libenfilde je couche au logis de la Compagnie avec les copains. Le lendemain matin on prend le train à 5h. Nous étions assez nombreux, je retrouve sur le quai de la gare mon copain Toto qui avait été viré de sa ferme. Nous arrivons à Lubian et nous allons à la Compagnie. Nous y passons une partie de la journée. Nous voyons arriver Castet qui lui aussi était viré de sa ferme. Nous apprenons que nous partons à Königsberg (*Kaliningrad aujourd'hui*) pour travailler en usine. C'est moche, mais enfin, on ne fait pas ce qu'on veut. L'après-midi nous prenons le train nous sommes une cinquantaine et nous arrivons à Königsberg. Il faisait nuit. Nous allions vers le K° de la Reichsbahu. On y arrive. Je me voyais rentrer à Stabluck de nouveau, le camp est immense, tout entouré de barbelés. Depuis le temps que nous n'en avons pas vus, ça fait triste. Nous sommes mis tous les trois dans une chambre avec des belges. On sent tout de suite que nous serions mieux que dans les fermes. Nous sommes répartis dans différents services. Je n'ai pas de veine, je suis aux locos. C'est un travail assez dur et surtout très salissant. Ça fait un bruit la dedans, une fumée, je ne pourrais jamais m'habituer la dedans. Enfin, petit à petit ça va, la nourriture n'est pas abondante, surtout que les colis n'arrivent pas bien, au début, avec ce changement de Compagnie. Aussi les belges ne mangent pas toute leur soupe et nous en mettent de côté pour le soir. Puis les colis arrivent, ça va mieux. On fait la popote à trois et ça marche bien. Castet au mois de mai part pour aller travailler à la fluch Waren. Ce sera un belle affaire pour

nous, mais il est très loin, à 5km du Kommando et ce sera difficile pour y aller. On parle de nous faire passer civil, de même que ceux qui sont bien notés, qui ont le plus de pourcentage. Je n'en serai donc pas ! Mais après on dit que c'est tout le monde, et le samedi 10 juillet 1943 nous sommes tous rassemblés et nous allons dans la cour de l'hôtel Fried Parck. Sur l'estrade sont rassemblés le colonel allemand de Stablack, le général Didelet, le directeur de la Reichbahen et d'autres personnalités. Il y a plusieurs discours, le général Didelet nous dit, vous devez tous passer civil, vous n'avez pas à discuter, c'est un ordre. C'est un arrangement entre les deux gouvernements. Il nous dit les avantages que nous aurons. On sent bien qu'il y a pression faite sur nous. Nous devons passer dans une salle pour signer. Je n'y vais pas tout de suite et nous attendons dans la cour avec mon copain Coffre Marcel. Nous sommes bien indécis. Ceux qui ne signent pas, et ils ne sont pas nombreux, sont sur la scène et ensuite on les met dehors, à part. Ils sont gardés par des sentinelles baïonnette au canon. A la fin nous nous décidons quand même et nous allons signer. On parle de permission. On a tous un petit espoir d'y aller et puis nous n'aurons plus de gardien. C'est une belle affaire ! Et la nourriture doit changer. Nous allons avoir de l'amélioration en pain, en soupe, nous aurons du saucisson plusieurs fois par semaine (lundi, mercredi, samedi). Nous sommes libres, nous entrons et sortons du camp comme on veut, nous pouvons aller au café, au cinéma. La paie sera intéressante et nous pourrons envoyer de l'argent chez nous. Bref nous avons des avantages assez intéressants et je ne regrette rien. La question du courrier est très intéressante, tous

les deux jours je reçois une lettre, nous pouvons écrire tous les jours. Nous recevons et pouvons acheter des journaux français. Ça nous met au courant de la situation. Les colis arrivent à la douane et nous allons les chercher au bureau de la douane. C'est un passe-temps et une demi-journée de congé. Je suis de temps en temps au marché où nous pouvons acheter une musette de pommes de terre. Au point de vue nourriture nous n'avons pas à nous plaindre. Castet nous donne de temps en temps un paquet de viande ou de lard. Il est très chic pour nous. Il faut dire qu'il a une belle place. Nous pouvons envoyer tous les mois un mandat jusqu'à concurrence de 200 marks. La soupe est meilleure, ce sont des avantages appréciables. Il y avait aussi la question de permission, mais je n'y comptais pas trop. Ici il en est parti une trentaine. Le dimanche nous avons la messe de 10h à la salle du théâtre et après la soupe je vais au football. Je prends le train N° 15 qui nous conduit directement au terrain. Il y a de très jolis matchs à Königsberg il y a 25 équipes qui disputent le championnat. Il y a également des épreuves d'athlétisme, de ..., de course à pied. Il y a des représentations de théâtre dans les Kommandos tous les dimanches. Des séances de cinéma, en français, dans une belle salle de spectacle. Nous roulons en tram comme on veut. Quant au travail je m'y habitue, et puis on nous laisse la paix. Au matin en arrivant le Chleu nous fait voir le boulot et ensuite il nous laisse faire. Je travaille souvent avec deux prisonniers russes. Ce qu'il y a c'est que c'est très salissant, mais nous avons des douches régulièrement. Malgré tout je me plais beaucoup mieux ici qu'en ferme. On s'embête moins et le moral est meilleur. Nous sommes contents

P 36

P 37

que le 8 juin nous apprenons le débarquement des troupes américaines en France. Nous envisageons une issue fatale assez proche et la fin de la guerre vers le mois de novembre 1944. Nous allons faire du graben (*fossé ?*) aux environs de Königsberg, le dimanche et aussi en semaine. Les nouvelles sont bonnes. Les russes approchent de jour en jour mais nous prévoyons que nous ne serons pas évacués et que nous aurons de durs moments à passer. Le vendredi 26 janvier 1945 nous allons au boulot comme d'habitude, il n'y a pas de courant. On ne peut donc pas faire grand-chose aussi on reçoit l'ordre de monter au réfectoire et on ne travaille pas. Après la soupe, l'alerte sonne, on remonte au camp et on ne remettra plus les pieds à l'usine. Le soir du vendredi les prisonniers français, belges et russes sont évacués, ils partent à pied, le canon tonne de plus en plus près. On se sent bientôt aux mains des russes. Le samedi 27 janvier 1945 on ne descend pas au boulot, malgré les ordres. Nous pensons que nous resterons là et nous demandons nos affaires dans les abris qui sont à côté des baraques. Le soir vers 6h nous recevons la nouvelle de partir aussitôt vers le camp de Livland, nouvelle donnée par le logis fûrher. On part avec nos traîneaux, en vitesse, et on oublie des affaires. On va jusque Livland et de là au camp de Bidow 5, Schichau. On reste quelques jours sans rien faire. Les allemands sont complètement désaxés. Les français s'occupent du ravitaillement des 300 hommes qui sont là. Ils font main basse sur la réserve à la grande cuisine. On croit que Königsberg va être pris par les russes d'un moment à l'autre. Erreur ! L'artillerie donne à tout casser. Les obus passent à côté et au-dessus du camp. On enregistre plusieurs tués et blessés.

Puis les chleus se réunissent. Ils nous envoient au graben, en ville et en dehors de la ville, par tous les temps. Puis ensuite au graben de nuit. Je n'y suis allé qu'une seule nuit et le 25 février il faut 150 français pour Wettgetten qui se trouve à 6km de Königsberg. J'en suis ainsi que Toto car les allemands ont repris Wettgetten qui était aux mains des russes. Nous y arrivons, les cadavres traînent encore dans les rues. Nous logeons dans un camp où il y avait des français et nous travaillons dans une cartoucherie. Nous sommes très bien. Nous y passons les fêtes de Pâques. Le samedi de Pâques nous avons une belle messe sous les bombardements. Puis le vendredi 6 avril à 9h30 l'attaque commence. Je me mets provisoirement dans des abris tout proches. Des femmes y étaient déjà, elles criaient, elles pleuraient. Je sors et je vais dans nos abris. En passant je prends ma capote et ma musette. Les bombardements continuent, la bataille fait rage et cela jusqu'au mercredi matin 11 avril. Vers 4h du matin les premiers soldats russes arrivent dans l'abri où nous avons mis le drapeau blanc. Nous sommes aussitôt dirigés vers Königsberg où nous y passons la nuit. Le lendemain on se remet en route pour arriver à Gumbiner le 20 avril 1945, où nous avons été ravitaillés. Là nous sommes logés dans un grand bâtiment du ministère des finances où nous attendons notre départ. Trois départs du camp ont déjà eu lieu et lundi 25 juin premier départ du bloc 150. On ne fait rien ici, mais on s'ennuie terriblement. On trouve le temps bien long. On doit se rendre à Insterberug pour prendre le train qui se trouve à 30km d'ici. Le samedi 30 juin à 5h du soir nous quittons le bloc pour Insterberug. Nous avons un contrôle des russes dans un pré et nous ne

P 39

P 40

partons que vers 10h. Nous y arrivons vers 4h30 du matin. Là nous attendons dans une prairie. Nous y touchons du ravitaillement pour 5 jours et nous allons à la gare vers 14h. On nous fait retourner, les wagons ne sont pas prêts. Nous y allons vers 19h et on monte dans le train. On décore les wagons et on attend. Le dimanche 1 juillet à 2h du matin nous partons. Le train fait de longues haltes dans les gares car il n'y a qu'une seule voie. Nous passons la Vistule le mardi 3 juillet au matin à Torun, puis on nous met sur une voie de garage. Depuis ce matin 7h30 nous y sommes. Nous attendons une loco pour partir. C'est long. Des polonais viennent avec du pain pour échanger. C'est un vrai marché. Départ de Torun le mercredi 4 juillet. On passe à Berlin le jeudi 5 juillet à 10h le soir, sous les acclamations des gens. Le vendredi on passe à Burg et on se dirige sur Magdebourg. On reste une journée entière à Moser puis le soir à 8h une loco vient nous chercher et nous conduit 3 km plus loin. On y passe la nuit, en pleine campagne. Le matin on saute dans les champs pour cueillir des légumes frais. On y trouve pommes de terre, carottes, haricots verts etc... Heureusement que nous avons trouvé cela car voilà deux jours que nous sommes sans ravitaillement. Le soir une loco nous reprend et nous mène à Magdebourg qui se trouve à 17km. On y arrive le soir, on nous conduit en face des casernes, on reste sur le trottoir plusieurs heures. On s'y endort et à 1h du matin on nous conduit dans d'autres casernes. On a le cafard de voir qu'on va encore rester à sécher là-dedans. Le dimanche 8 juillet on attend toujours, on ne touche presque pas de ravitaillement. On doit aller voler des

patates dans les champs. Un convoi est déjà parti en camion pour aller du côté des anglais.

Papa rentrera à Pernes le samedi 21 juillet, jour de la ducasse. Il sera parmi les derniers à rentrer. Il ne le savait pas, mais à Pernes, des rumeurs funestes circulaient à son sujet et le bruit courrait qu'il avait été tué. J'imagine la joie qui a dû s'emparer de tous et de maman en particulier.

Le dimanche 21 avril 1946 je pointais le bout de mon nez !

